UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00872965 9

HEcF
B

Baudrillart, Alfred, Cardinal

L'âme de la France à Reims.

L'âme de la France à Reims

Discours prononcé en la basilique de Sainte-Clotilde
le 30 Septembre 1914

par

Mgr BAUDRILLART
RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
Rue de Rennes, 117

1915
Tous droits réservés

0 fr. 75

L'âme de la France
à Reims

L'INCENDIE DE LA CATHÉDRALE DE REIMS

Dessin de G. Fraipont, d'après le croquis d'un témoin.

HEcF
B

L'âme de la France à Reims

Discours prononcé en la basilique de Sainte-Clotilde
le 30 Septembre 1914

par
Mgr Alfred BAUDRILLART
RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

402491
29.4.42

PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
Rue de Rennes, 117
—
1915
Tous droits réservés

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

L'âme de la France à Reims

Eminence,

Mes frères,

Le dimanche 20 septembre au matin, une rumeur sinistre commençait à courir parmi nous : la cathédrale de Reims agonise, la cathédrale de Reims est en feu. Nous nous refusions à y ajouter foi. Même après Louvain, même après Malines, même après tant de forfaits, dignes de la barbarie la plus brutale, nous voulions croire encore à une certaine culture allemande ; nous nous imaginions que pas un prince, pas un général n'oserait donner l'ordre infâme et impie. Erreur! Nous ne connaissions pas encore tout le génie du mal que l'Allemand porte en lui. Le soir, il fallait nous incliner devant l'affreuse certitude : tout ce qui de la cathédrale de Reims pouvait être détruit par le fer et par la mitraille était détruit ; ce temple du vrai Dieu était ruiné à coups de canon par celui qui a pour devise « Dieu avec nous » ; ce Parthénon chrétien, saccagé par le peuple qui hier se targuait de marcher le premier dans les voies de la civilisation!

Ce fut parmi nous tous une impression de stupeur, une douleur cuisante et personnelle, comme un deuil de famille.

Et pourquoi ? Oh ! sans doute parce que la cathédrale

de Reims c'était la beauté, la parure sans rivale d'un coin de notre pays, parce que c'était l'art, en ce qu'il a de plus majestueux, de plus inspiré, et qu'en tout fils de France, comme jadis en tout fils d'Athènes, vit une âme d'artiste éprise de beauté.

Oui, mais cette douleur dépassait de beaucoup celle de l'artiste le plus vibrant en présence du chef-d'œuvre déshonoré, anéanti, par l'agression sauvage ou folle d'un barbare ou d'un dément. Cette douleur-là — et elle a fait couler des larmes — d'autres peuples la partagent ; à la figure de l'Allemand profanateur, ils jettent avec nous le cri de leur indignation. Pour nous, je l'ai dit, c'était un deuil de famille. Car, n'est-il pas vrai, les uns d'instinct, les autres en pleine connaissance de cause, nous nous rendions compte que la cathédrale de Reims était à ce point mêlée à notre histoire que, là plus que partout ailleurs, vivait l'âme de la France.

L'ennemi avait voulu nous blesser au cœur; il y avait réussi.

Et voilà, mes frères, pour quel motif votre pasteur a voulu qu'en la fête de saint Remi, dans cette basilique de Sainte-Clotilde — ces deux noms demeurent inséparablement unis — votre protestation s'affirmât à la face du monde et montât vers le ciel. Voilà pourquoi votre archevêque qui, au lendemain de l'attentat, mettait sa main dans la main de son frère affligé, le vénérable archevêque de Reims, et unissait sa peine et sa prière aux siennes, a tenu, en présidant lui-même cette cérémonie réparatrice, à lui donner la plénitude de son sens et de sa force. Qu'il en soit remercié au nom de Paris, au nom de Reims, au nom de la France !

Mes frères, lorsque, dans nos livres ou dans nos discours, nous parlons de Reims, de son glorieux évêque saint Remi, du baptême de Clovis, volontiers nous disons : « Reims est le berceau et le baptistère de la nation française ; saint Remi est le père de la nation et de la monarchie très chrétienne. » Et je ne doute guère que, parmi

les auditeurs instruits qui nous écoutent, plus d'un, légèrement sceptique, ne se murmure à lui-même : « Propos d'historien et d'orateur ecclésiastiques ! » Propos fondé en toute vérité, voilà ce que je voudrais vous prouver.

*
* *

Qu'est-ce qu'une nation ? En dehors du cas très rare, et peut-être jamais réalisé, où une nation correspond exactement à une race, une nation nous apparaît d'abord comme la résultante d'éléments ethniques différents que des circonstances historiques ont rapprochés sur un même sol aux contours déterminés, éléments qui s'unissent, se combinent et se fondent. Est-ce tout? Non pas. Une société humaine n'est pas une société animale; l'homme n'est pas corps uniquement, il est aussi esprit; pour constituer cette société humaine que l'on appelle une nation, un élément spirituel est nécessaire; il faut que les intelligences et les cœurs se rapprochent et s'unissent; il faut que ces intelligences tendent vers une conception commune des vérités les plus essentielles et ces cœurs vers un amour commun, conception commune et amour commun qui donneront à la nation son idéal. L'histoire, c'est-à-dire la succession des années et des siècles, fera le reste par la participation de tous aux mêmes joies et aux mêmes douleurs, aux mêmes triomphes et aux mêmes épreuves.

Fusion des sangs, fusion des pensées, fusion des sentiments, et par conséquent des vouloirs dans la poursuite d'un but principal, plus ou moins nettement entrevu et atteint au cours des siècles, voilà, n'est-ce pas, ce qui fait une nation.

Or, je prétends, mes bien chers frères, que, le jour où il a baptisé Clovis et ses Francs, saint Remi, évêque de Reims, a accompli cette triple union des races, des intelligences et des cœurs, indiquant du même coup à la nation

naissante l'idéal qui devait être le sien pendant de longs siècles.

Faut-il vous rappeler les faits? Qui d'entre nous ne les aurait présents à la mémoire? Sur cette terre privilégiée, variée à l'infini, au sein fécond, qui s'étend des Alpes et du Rhin aux Pyrénées et à la mer, vivent et s'agitent, vers la fin du ve siècle, de multiples populations. Le fond, c'est la Gaule et c'est Rome, le Gaulois notre ancêtre, le Romain notre maître, devenus, par une parfaite coopération, le Gallo-Romain. Puis le barbare envahisseur, le Burgonde, le Wisigoth, et le résidu de cent tribus qui naguère passèrent le Rhin. Parmi tous ceux-là un peuple encore païen, sur l'avenir duquel se pose encore un point d'interrogation : que sera-t-il, que fera-t-il? Dieu l'a marqué. et voici la providentielle, je dirais presque la surnaturelle histoire qui commence : les vues préméditées des évêques sur ce peuple et sur son chef, le mariage, désiré, cherché, voulu, du chef avec une princesse catholique, le baptême et la mort d'un enfant, le triomphe sur les Alamans, Tolbiac et le vœu, l'instruction chrétienne de Clovis, ses dernières hésitations, la victoire morale de Remi et voici le baptistère de Reims. L'évêque d'un côté et courbé devant lui le roi des Francs, sur la tête de qui va couler l'eau sainte; derrière le chef, trois mille guerriers; l'éclat merveilleux, l'éblouissement de la cérémonie et la parole qui retentira à travers les siècles parce qu'elle a donné à un peuple son orientation et déterminé les destins de la Gaule : « Fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé; brûle ce que tu as adoré ! »

C'en est fait, les voilà rapprochés, rapprochés pour toujours ces Francs, devenus les fils de l'Eglise catholique, et ces Gallo-Romains, depuis longtemps déjà ses enfants fidèles ! Mêlez, mêlez votre sang ! Vous le pouvez; un obstacle radical ne se dresse plus entre vous ; frères en Jésus-Christ, ne craignez pas de vous allier ; bientôt vous ne ferez qu'un peuple et la nation française sera née, avec ses pures et limpides qualités latines qu'elle tient

de Rome, et cette énergie et cette ardeur nouvelle qu'elle recevra du barbare, d'origine germanique, il est vrai, mais cependant susceptible à ce point de s'adapter au monde romain que les autres Germains et les savants teutons d'aujourd'hui l'appelleront la *tribu traître*, pour la punir de n'être pas restée fidèle à cet idéal tout germanique qui s'offre aujourd'hui à l'admiration de l'humanité.

Mais pourquoi, mes frères, cette fusion des sangs, suivie de l'union des destinées, est-elle devenue possible ? Je viens de vous le laisser entendre, et les contemporains l'ont reconnu tous les premiers. Parce que les Francs se sont faits catholiques, tandis que les autres barbares établis en Gaule étaient ariens, c'est-à-dire niaient la divinité de ce Christ qu'avec l'Église romaine et ses fidèles saint Remi avait proposé à l'adoration de Clovis. L'union des intelligences avait précédé et préparé l'union des races. Et cette union des intelligences, saint Remi l'avait fondée sur l'unité des croyances. Or, mes bien chers frères, osons le dire, c'est précisément là ce qui engendre la plus profonde, la plus solide, la plus complète union. Je le sais, cela étonne, et cela étonnera toujours. Que ces vérités abstraites, ces vérités qui échappent à notre expérience quotidienne, passionnent à ce point les hommes ! Qu'elles les divisent plus que toutes les autres, qu'elles les rapprochent plus que toutes les autres ! Et cependant il en est ainsi. Tant l'homme, si fortement attaché à la terre, est cependant esprit ! Toute l'histoire le démontre ; il n'y a pas de guerres civiles plus acharnées, et où les partis soient plus irréconciliables, que les guerres religieuses ; réciproquement, il n'y a pas de ciment plus fort entre les membres d'une même nation que la communauté de foi qui inspire les grandes entreprises. Hier encore n'était-ce pas sur la question religieuse que roulaient nos plus ardentes querelles et le plus grand miracle de notre accord présent n'est-il pas de les avoir apaisées ?

Mais les idées n'agissent sur nous que quand elles se tournent en sentiments ; il faut que le cœur y soit intéressé. Fils de l'Évangile disciple et ministre de Jésus-Christ, saint Remi le savait. Il a voulu fonder sur un même amour l'union des cœurs. Et sur quel amour? O paradoxe encore plus étrange que celui d'avoir tenté d'amener ces barbares incultes à la doctrine de vérité! Sur l'amour de Celui qui s'est déclaré doux entre tous, dont la bénignité s'est manifestée, qui a voulu être appelé l'Agneau de Dieu. Voilà Celui qu'il veut faire aimer par ces hommes si rudes, cet agneau par ces lions! Et il y réussit! Je ne me fais pas d'illusion, mes frères : je sais qu'il est resté du barbare chez Clovis; mais je sais aussi qu'il a pourtant été capable d'aimer le Sauveur des hommes, lui qui, écoutant le récit de la Passion, a laissé échapper de son cœur ce cri généreux : « Que n'étais-je là avec mes Francs! » Et ces Francs, eux aussi, bien que trop souvent abandonnés à la violence de leurs passions, ont aimé Jésus-Christ, eux qui ont inscrit en tête du prologue de la loi salique, l'acclamation fameuse : « Vive le Christ qui aime les Francs! » Aimés du Christ, ils l'ont aimé, et, en servant l'Église, ils l'ont servi, accomplissant ses gestes dans le monde : *Gesta Dei per Francos!*

Or n'est-ce pas là l'idéal d'une nation chrétienne, croire à la vérité, aimer le Christ et ne pas l'oublier en poursuivant la grandeur de la patrie ? Voilà ce que saint Remi a fait entrevoir à Clovis au jour de son baptême, les destinées qu'il a préparées pour le royaume des Francs, grâce à l'union réalisée des races, des intelligences et des cœurs. Vraiment il fut le père de la nation française et vraiment c'est à Reims qu'est née l'âme de notre pays. Elle y devait rester.

*
* *

Trois siècles se sont passés. La nation gallo-franque s'est constituée au sein du monde barbare ; un empire nouveau s'est formé, synthèse de ce monde barbare et de

tout ce qui, principalement grâce à l'Église, a survécu de Rome, le vaste, le superbe empire de Charlemagne, la plus magnifique et la plus catholique conception du gouvernement des hommes que l'Occident ait connue, avec ses deux chefs, le Pape et l'Empereur. Mais ce monde, à son tour, est en gestation des nations modernes; vers le milieu du neuvième siècle, l'empire carolingien se brise et voici que se séparent et se constituent la nation qui demain sera la France, et puis l'Allemagne, et puis l'Italie, et cette zone intermédiaire qui, à son grand dommage, ne se rattachant à aucun des autres groupes, deviendra pour des siècles le champ de bataille toujours disputé, toujours douloureux, toujours baigné de sang. La France pourtant va-t-elle être rejetée, rencognée, à l'ouest du continent, sans action sur le centre de l'Europe? Ne sera-t-elle rien de plus que la vieille Neustrie, unie à l'Aquitaine?

La Providence la réservait, mes frères, à de plus grands destins et, pour lui permettre de les remplir, elle la ramena vers son berceau. Une ville s'élevait aux confins de l'Ile de France, centre politique du nouveau royaume, et des marches de l'Est, naturel trait d'union entre l'occident et l'orient de la vieille terre gauloise; par elle, Paris pouvait tendre la main à la Lorraine; cette ville c'était Reims. Le trait d'union! quel rôle splendide lui incombait encore une fois! Et pour tenir ce rôle, comme jadis au temps de Clovis, le chef religieux de la cité, l'archevêque, métropolitain de dix diocèses, et par là même considéré, puissant. Dieu permit qu'à cette heure décisive, où, pour la première fois, la France avait son roi, l'archevêque de Reims fût un moine sorti de Saint-Denis, l'abbaye royale, un moine austère, réformé, doué d'intelligence et d'énergie, de qui les œuvres devaient survivre dans la mémoire des hommes, Hincmar. Et Dieu permit aussi qu'Hincmar devînt le conseiller du roi Charles le Chauve. Dans le conflit qui mettait aux prises l'idée d'empire survivante et l'idée naissante des monarchies

nationales, Hincmar prit parti pour la seconde, mais en affirmant que le royaume de France ne pouvait vivre dans des limites trop resserrées au nord et à l'est et qu'il importait à son existence même qu'il les étendît vers la Belgique et vers la Lorraine. Vous voyez là, mes frères, toute la politique de nos rois.

Un pas pourtant restait à faire. Ces royaumes nationaux aspiraient à des dynasties nationales. Rompre avec les héritiers du grand empereur, était-ce licite, était ce possible? Après bien des hésitations, un archevêque de Reims, Adalbéron, trancha le cas de conscience, et sacra lui même Hugues Capet.

Un nouveau pacte était scellé entre la monarchie française et l'Église de Reims ! Il allait trouver son expression parfaite dans une cérémonie symbolique et sainte : le sacre des rois.

Le sacre des rois ! Il était tellement dans l'esprit et dans la tradition de saint Remi qu'on lui en attribua l'origine et que la légende fit remonter jusqu'à lui le miracle de la Sainte Ampoule qui contenait l'huile du sacre. Le baptême de Clovis avait été le vrai, mais le seul sacre du premier roi de Gaule franque. Pépin le Bref avait été sacré en France. Charlemagne l'avait été en France et à Rome ; déjà donc la royauté dans notre pays tendait à prendre, au sein du peuple chrétien, le caractère sacré de l'antique royauté d'Israël.

Avec la dynastie capétienne, le sacre devient une institution régulière, aux rites strictement déterminés, cérémonie nationale et cérémonie religieuse, qui renouvelle et consacre, au début de chaque nouveau règne, l'alliance de la royauté avec la nation et avec l'Église catholique, l'union des races, des intelligences et des cœurs dans l'affirmation du même idéal.

Cérémonie nationale, où se manifeste avec éclat l'union, dans une juste liberté, de tous les peuples de France. Voyez-les, en leur riche costume, ces grands feudataires qui vont contribuer à faire, ou, tout le moins, à recon-

naître le roi, de qui ils sont presque les pairs, duc de Normandie, duc de Bourgogne, duc d'Aquitaine, comte de Flandre, comte de Champagne, comte de Toulouse, oui toute la France est là, de l'est à l'ouest et du nord au midi; toute la France aussi, parce que toutes les classes qui la composent se rencontrent à Reims: ces chevaliers, noblesse militaire, la force du royaume, et même ces gens du peuple, tant des grands que des petits, dit textuellement le procès-verbal du sacre du Philippe Ier; et tous ensemble s'écrient: « Nous approuvons! nous approuvons! Nous voulons qu'il en soit ainsi! »

Cérémonie religieuse et d'esprit profondément catholique. C'est l'archevêque de Reims qui fait, sur la personne du roi, les sept onctions, j'allais dire sacramentelles; c'est lui qui pose la couronne sur la tête du monarque; ce sont les pairs ecclésiastiques — deux d'entre eux — qui présentent le roi à l'assemblée et lui demandent si elle l'agrée. Tous les rites ont un caractère religieux; les vêtements mêmes du sacre sont des ornements liturgiques. Mais surtout, comme jadis saint Remi à Clovis, l'archevêque réclame du monarque une profession de foi. Il lui rappelle les grandes vérités de la doctrine catholique; il lui demande s'il y croit et s'il veut les défendre. Il le lui fait jurer, en même temps qu'il requiert de lui le serment d'observer la justice et de la faire régner autant qu'il dépendra de son pouvoir.

Et voilà sur quelle base se fonde cette monarchie capétienne dont l'œuvre gardera toujours la double marque de son origine: monarchie éminemment nationale, monarchie très chrétienne, qui se dévouera corps et âme à consolider, à cimenter l'unité physique et morale de la France, à en assurer au dehors l'expansion, et le plus souvent sans perdre de vue la pensée supérieure du règne de Jésus Christ; elle sera l'épée du Christ, qu'il s'agisse de défendre le Pape, ou de guerroyer contre les infidèles.

C'est encore un privilège que Dieu semble avoir réservé à la nation française — *non fecit taliter omni na-*

tioni — que de faire naître, à l'heure voulue, un être de choix, en qui s'incarnent momentanément et arrivent à leur plus sublime expression l'idéal et les aspirations d'une race. En quel autre pays le patriotisme a-t-il produit une fleur telle que Jeanne d'Arc? La royauté française a eu saint Louis, saint Louis en qui se réalisa l'idéal même de la monarchie nationale et chrétienne tel que l'avait conçu saint Remi. Saint Louis, le héros et le saint de la croisade, saint Louis qui consolide pour les siècles l'union des provinces de France, parce qu'il efface toute trace de violence dans la conquête, toute injustice, et parce qu'il rend digne d'un infini respect la personne même du roi. Sa sainteté jusqu'au dernier jour rayonnera sur ses successeurs. Et, avec lui, la France vit son influence s'étendre sur la chrétienté tout entière : que dis-je? l'infidèle même s'inclina devant la vertu du monarque qui avait pris à la lettre la parole évangélique : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît! » Et parce que la France et son roi ne voulurent que le règne du droit, le nom de Français devint au XIIIe siècle ce qu'avait été dans l'antiquité le nom de Romain, mais avec ce cachet de douceur que le christianisme imprime à tout ce qu'il domine de son esprit.

Rapprochons maintenant des pensées, des paroles, des actes d'un saint Louis et de sa manière de concevoir la suprématie de son pays, les pensées, les paroles, les actes et les ambitions d'un Bismarck, ou d'un Guillaume II; entendons-les évoquer sans cesse le fer, le feu, le sang, la poudre sèche, la force supérieure au droit; comparons le « Dieu avec nous » qui retentissait au fond de l'âme de saint Louis avec le « Dieu avec nous » de ces barbares sans entrailles; mettons en parallèle ce vrai chevalier et le théâtral monarque qui parodiait naguère les paladins et les preux du moyen âge, pour nous donner l'illusion qu'il était de leur race. Lui, de leur race! Mais, Sire, ils étaient les défenseurs du droit, des veuves, des orphelins, des faibles. Et vous, vous foulez aux pieds toute justice et

toute pitié; par vos ordres homicides, vous vous faites l'assassin des faibles et des petits! Monarchie française des Capétiens, monarchie chrétienne d'un saint Louis, monarchie prussienne des Hohenzollern, monarchie, fondée sur l'abus de la force, d'un Guillaume II, ce sont les antipodes de l'histoire.

Au lieu sacré, où tant de grandes choses s'accomplissaient, ne convenait-il pas que s'élevât un monument qui les exprimât dignement au regard de tous les hommes? Le berceau, le baptistère de la monarchie ne devait-il pas être marqué du signe de la beauté et de la majesté? Il le fut.

Que pouvait être la première cathédrale de Reims? Nous l'ignorons. La tradition nous dit qu'elle était belle et qu'elle émerveilla Clovis, au point que, lorsqu'il la vit dans la splendeur du jour de son baptême, il demanda si c'était là le paradis dont on lui avait parlé. Et pourquoi ne croirions-nous pas qu'elle était belle? Rome avait orné les villes gauloises d'admirables monuments, dont Reims même a gardé quelques traces.

Au IXe siècle, une nouvelle basilique de Saint-Nicaise s'éleva, dont Hincmar se plut à faire un monument d'une rare magnificence. Là furent sacrés les premiers Capétiens.

En 1210, un effroyable incendie la détruisit. Dans ce temps-là — les ténèbres du moyen âge — on pouvait refaire et même refaire encore plus beau le plus bel édifice détruit par le feu. C'était l'heure où l'architecture, si improprement appelée gothique et qui est tout simplement l'architecture française, allait atteindre sa perfection. Le grand souffle de générosité, de piété, d'amour, de mysticisme, qui jetait les peuples en armes vers le tombeau du Christ, ne pouvait plus se contenir. L'art robuste, confiant, mais calme, des églises romanes ne suffisait plus à exprimer des aspirations désormais trop ardentes. Plus haut, plus haut encore! Porter vers le ciel le défi suppliant de vertigineuses murailles percées à jour, de

tours puissantes, de flèches légères et conquérantes; faire servir toute la création à l'hommage rendu à Dieu, au Christ, à la Vierge, voilà ce qu'on voulait.

L'archevêque Albéric de Humbert résolut de donner à Reims une cathédrale digne de son passé et de son avenir; le 6 mai 1212, il en posa la première pierre et d'abord le chœur escalada le ciel. Vingt ans plus tard, on y pouvait célébrer l'office.

Puis l'immense nef s'allonge, très majestueuse et très simple, tandis que, de leurs épaules vigoureuses et de leurs bras tendus, contreforts et arcs-boutants en maintiennent l'équilibre; et chaque contrefort de la nef et de l'abside, gracieusement creusé, abrite un ange protecteur de l'église et de la cité; ceux du transept, un roi.

Enfin c'est le portail entre les tours de la façade, ce portail réputé dans tout l'univers comme le plus riche et le plus parfait qu'ait produit l'art gothique. Au XIVe siècle, la galerie des rois le couronne et s'orne au centre des sept statues qui rappellent le baptême de Clovis.

Ai-je tout dit? Non. Il reste ce qu'un critique a appelé le miracle, l'œuvre céleste entre toutes, les verrières, les quatre grandes roses qui remontent aux origines de l'édifice, avec ce coloris si chaud, cette gamme des bleus, où se joue le soleil, dessinant sur les dalles les ondoyantes richesses des tapis d'Orient.

Telle était, mes frères, hier encore, cette cathédrale de Reims, qui, dans la nombreuse famille des églises gothiques, s'individualise par la majesté de son mouvement d'ascension vers le ciel, l'extraordinaire vie de ses pierres, qui portaient plus de 2.300 figures d'anges, d'hommes et de démons, le souvenir partout présent du « fort roi Clovis », que rappelaient à l'envi sculptures et tapisseries; monument symbolique et parfait de notre foi catholique et de nos traditions nationales.

*
* *

Si puissant que soit un pays, si heureuse que soit sa constitution, nul cependant n'échappe aux grandes

épreuves et aux grandes secousses ; pour tous, sonnent des heures douloureuses, des heures de crise, où ce qui semblait le plus fortement établi se trouve remis en question. De ces heures, la France en a connu de bien sombres !

Au début du xve siècle, notre unité nationale se brise. Sur la personne de celui qui la symbolise et la cimente, les Français refusent de s'entendre ; lui-même, le souverain doute de son droit. Le plus grand des princes du sang de France s'acharne contre lui. Le Nord et le Midi se combattent. A Paris ne bat plus le cœur de la France : la capitale s'est livrée à la faction anglaise et bourguignonne.

Où donc, mes frères, se refera l'union ? A Reims, toujours à Reims. Des marches de Champagne et de Lorraine s'est levée la miraculeuse jeune fille aux mains de qui la Providence a remis les destinées de la patrie. Elle a triomphé à Orléans, à Patay, et s'est ouvert le chemin de Reims. Le 16 juillet 1429, la ville, hésitante la veille encore, ouvre ses portes à Charles VII, au joyeux cri de nos ancêtres : Noël, Noël !

La nuit se passe en préparatifs, menés avec une ardeur qui ne souffre plus de retards, et, le 17, se déroule la cérémonie d'où la légitimité de celui que couronne l'archevêque Regnaud de Chartres, sortira évidente aux yeux de tous les Français.

Si parmi les princes apanagés, successeurs des grands feudataires d'antan, quelques-uns ne sont pas là, d'autres seigneurs tiennent leur place. Et le peuple, ah ! ne l'incarne-t-elle pas tout entier la petite paysanne, dans le cœur de qui ont vibré, non pas seulement les voix des envoyés célestes, mais toutes celles qui s'échappaient des profondeurs de la terre de France ? N'est-ce pas l'ensemble de nos traditions et de nos espoirs que Jeanne, après le sacre, se jetant aux genoux du roi, dépose entre ses bras : « Gentil roi, maintenant est exécuté le plaisir de Dieu qui voulait que vous vinssiez à Reims recevoir votre

digne sacre, montrant ainsi que vous êtes le vrai roi, celui auquel le royaume doit appartenir. »

Cent ans plus tard, c'est l'autre page du pacte de saint Remi qui se déchire, l'unité religieuse de notre pays, l'alliance de la France et de l'Église catholique. Née en Allemagne, la prétendue Réforme s'est glissée dans nos provinces de l'Est ; elle a gagné la capitale, puis, sous un aspect nouveau et moins étranger, elle a pris position dans tout le royaume ; de toutes parts, les Français s'arment les uns contre les autres ; l'héritier du trône est protestant. Reims, avec les cardinaux de Lorraine, leur politique et leurs œuvres, sera le boulevard du catholicisme. Je le sais, mes frères, ils ont été, ces cardinaux de Lorraine, l'objet de critiques passionnées, les unes calomnieuses, les autres plus fondées. Je ne prétends pas ici justifier toutes leurs manières de voir et d'agir, tous leurs procédés, toute leur conduite Mais comment pourrai-je oublier que, par leur énergique défense de la foi catholique, ils ont préparé ce XVIIe siècle français qui, superbe pendant du XIIIe, vit encore une fois marcher de pair la grandeur nationale et la grandeur religieuse de notre pays ?

C'est tout le pacte de saint Remi que le XVIIIe siècle déclinant devait renier, rupture avec la dynastie nationale, rupture avec l'Église. A la veille de la crise suprême, les rites traditionnels s'étaient accomplis pour Louis XVI ; on avait entendu les mêmes interrogations et les mêmes promesses ; mais où était, chez la plupart, l'âme de foi qui donnait à ces symboles la vérité et la vie ?

A l'effondrement de la royauté capétienne Reims pouvait-il survivre ? Le concordat supprima l'archevêché de Reims et partagea le diocèse entre ceux de Metz et de Meaux.

Mais quand, après la Révolution, on espéra renouer la France moderne à celle d'autrefois, Charles X vint à Reims recevoir de l'archevêque rétabli l'onction sainte et prêter le serment de maintenir et d'honorer la religion

catholique, de rendre justice à tous ses sujets et de gouverner conformément aux lois. De ce sacre, jusqu'à ces derniers jours, tout ne parlait-il pas au pèlerin qui visitait la cathédrale, le trésor, le palais archiépiscopal ?

Mais aussi ne semblait-il pas que Reims, déchu désormais de sa mission, ne fût plus qu'un glorieux reliquaire ? La Providence voulut pourtant qu'en un des événements les plus décisifs de notre histoire contemporaine intervînt encore la ville privilégiée.

Le 19 septembre 1901 — le 19 septembre, ce fut aussi le jour choisi du bombardement — un somptueux cortège s'avançait vers la cathédrale ; escortés par les troupes françaises, encadrés d'une noble suite, flanqués de deux Cosaques géants, l'empereur et l'impératrice de Russie venaient rendre visite au sanctuaire de la monarchie française, après avoir, les jours précédents, salué la flotte et l'armée de la France moderne. Dès longtemps ils avaient conçu ce pieux dessein, mais cinq ans plus tôt des intrigues l'avaient fait échouer. Cette fois, ils avaient voulu. Lorsqu'ils eurent passé devant la statue de Jeanne d'Arc, qui déjà s'élevait sur le parvis, ils se trouvèrent en face du cardinal Langénieux, debout au seuil de sa cathédrale. Le prince de l'Église reçut les souverains avec l'exquise distinction et la grandeur simple qui étaient sa marque et les conduisit lui-même dans leur visite. Puis, de cette visite, dans la lettre qu'il adressa au prince Ouroussof pour remercier l'empereur de la haute décoration qu'il lui avait accordée, il fit ressortir toute la portée : « Elle a pris, disait-il, dans l'esprit des illustres visiteurs, au lendemain des fêtes patriotiques de Dunkerque et de Bétheny, le caractère d'un pèlerinage. » Rien de plus vrai, mes frères, et là comme à Dunkerque et à Bétheny, les assistants eurent la claire vision qu'un jour, prochain peut-être, sur les champs de bataille, Russes et Français combattraient le même ennemi. L'alliance des deux peuples était consacrée, et, en dépit de ce qui les sépare à ce point de vue, marquée d'un sceau religieux.

A l'aube du xxe siècle, l'âme de la France avait encore vibré à Reims. N'avais-je pas raison de vous dire que saint Remi l'y avait placée pour toujours?

Ah! s'il y a une âme dans chaque église, fût-ce celle du plus humble village, âme faite des prières, des deuils, des joies, des aspirations confuses et des désirs précis de tous ceux qui s'y sont prosternés au cours des siècles; s'il a deviné juste en l'affirmant le noble écrivain, le grand patriote qui, après avoir livré avec nous le bon combat pour le salut de nos églises, soutient aujourd'hui nos courages dans la lutte héroïque pour l'expulsion de l'ennemi dont il a dès longtemps dénoncé l'incurable barbarie; à combien plus forte raison pouvons-nous le proclamer de cette église dont l'histoire est en quelque façon celle même de la France? Oui, Notre-Dame de Reims avait une âme.

C'est cette âme qui priait il y a quelques jours pour la France envahie, qui élevait vers le ciel les bras suppliants de ses tours et le regard plein de lumière de ses vitraux. C'est cette âme qui, suivant la belle expression d'un écrivain, lorsque les premiers obus lui firent présager la mort prochaine, se recommanda à Dieu.

C'est cette âme qu'ils voulaient atteindre ceux qui s'acharnèrent contre le corps de beauté, sa demeure et son asile, l'âme de l'église, l'âme nationale et l'âme catholique de la France. Et sans doute ils ont pensé la tuer.

Mais ils se sont trompés. Du bûcher homicide la vie peut sortir. N'est-elle pas sortie du bûcher de notre Jeanne d'Arc? A Rouen aussi, l'ennemi d'alors avait bien espéré faire périr avec Jeanne d'Arc la patrie française renaissante, et pourtant du bûcher de Rouen elle s'éleva, cette patrie, mille fois plus vivante, mille fois plus vigoureuse. Ainsi en sera-t-il du bûcher de Reims.

Sous une forme nouvelle, se refera l'œuvre sacrée de saint Remi : l'union des races de France, l'union des intelligences, l'union des cœurs, l'aspiration de tous vers un même idéal.

L'union des races de France, oh ! comme elle s'affirme en ces jours ! L'illustre historien de Napoléon, qui est aussi un grand et noble cœur, la constatait, ces jours-ci même, en termes éloquents, sur la tombe de deux vaillants : « Normand et Basque, Flamand et Breton, Lorrain et Gascon, n'importe, c'est la France ! »

L'union des cœurs, elle s'est faite aussi en face de l'ennemi commun ! Quelle trêve entre les partis ! Quelle unanimité ! Tous n'ont qu'un désir, qu'une passion, le salut de la France qu'ils chérissent.

L'union des intelligences est et sera toujours chose plus difficile. Saint Remi l'avait établie sur l'unité des croyances, et il n'y a pas, je l'ai dit et je le maintiens, de lien plus fort. Mais, après tant de luttes doctrinales, tant de systèmes présentés aux esprits, tant de difficultés entassées depuis quatre siècles sur le chemin de la foi, il faut reconnaître qu'une telle unité ne sera pas de longtemps possible; nul ne peut, nul ne veut l'imposer. Établissons donc l'union de nos esprits sur une sage liberté, respectueuse des sincères convictions de tous, des nôtres, nous le demandons, des autres, en ce qui nous concerne, nous le promettons. Mais souffrez que nos désirs s'élèvent plus haut, laissez-nous souhaiter que tous entendent l'appel qui sort des grandes réalités d'aujourd'hui, la leçon de la vie chaque jour exposée, la leçon de la mort chaque jour présente, la voix de tous ceux qui, dans ces heures tragiques, reviennent spontanément à Dieu, voix de nos soldats, voix de nos paysans, voix de nos ouvriers, voix des mères et voix des épouses. Ils sont émus déjà, beaucoup de ceux qui ne croyaient qu'à leur intelligence et ne se plaisaient qu'à ses labeurs ou à ses jeux. Oh ! laissez-vous émouvoir encore davantage ! Vous n'en serez ni moins savants, ni moins intelligents. Vous aurez simplement senti et reconnu qu'il y a des vérités auxquelles n'atteignent pas toutes seules la science et la raison, mais que tout notre être moral appréhende d'instinct, lorsqu'il est mis en présence de ce qui le touche dans ses fibres les plus intimes.

O saint Remi, protecteur de la France, ô Marie, qu'avec plus de ferveur que jamais nous invoquerons aujourd'hui sous le nom de Notre-Dame de Reims, aidez-nous à réaliser pleinement cette union sacrée! Aidez-nous à la maintenir!

Mes frères, une gracieuse et touchante coutume marquait, à Reims, la fin de la cérémonie du sacre. Des oiseleurs lâchaient dans l'église une multitude de petits oiseaux qui, délivrés de leur prison, prenaient joyeusement leur vol vers les hautes voûtes et les étincelantes verrières; symbole des grâces que le nouveau monarque allait répandre sur son peuple et de la vraie liberté dont il entendait le faire jouir. Petits oiseaux de Reims, aujourd'hui les voûtes crevées par les obus et les verrières brisées ne vous retiendraient plus. Allez, allez vers l'est jusqu'à l'autre cathédrale, jusqu'à la flèche, blessée jadis elle aussi par les canons allemands, allez saluer les grands oiseaux d'Alsace, les cigognes de Strasbourg! Dites leur que ce n'est pas en vain que coule le sang de France et que pleurent les mères, que l'heure de la délivrance est proche et que bientôt le barbare sera châtié, d'autant plus durement qu'il aura tenté, dérisoire entreprise, de rendre, aux yeux des hommes, Dieu lui-même complice de ses sacrilèges forfaits. Dites-leur que le crime de Reims a rajeuni le pacte de saint Remi, bien loin de l'anéantir, et que la France, après avoir rassemblé tous ses enfants, va reprendre sa marche vers l'immortel idéal qui fut le sien, dont elle-même ne s'est jamais écartée sans déchoir, et qu'elle montrera désormais comme l'étoile du salut à l'Europe libérée.

Paris. — Imprimerie Levé, 17, rue Cassette

402491

HECF Baudrillart, Alfred, Cardinal
B L'âme de la France à Reims.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED